



HAL
open science

**Compte-rendu de Hughson T. ONG, The Multilingual
Jesus and the Sociolinguistic World of the New
Testament, Leyde/Boston, Brill, 2016**

Michaël Girardin

► **To cite this version:**

Michaël Girardin. Compte-rendu de Hughson T. ONG, The Multilingual Jesus and the Sociolinguistic World of the New Testament, Leyde/Boston, Brill, 2016. Review of Biblical Literature, 2021, Linguistic Biblical Studies 12. hal-03831710

HAL Id: hal-03831710

<https://hal.science/hal-03831710>

Submitted on 27 Oct 2022

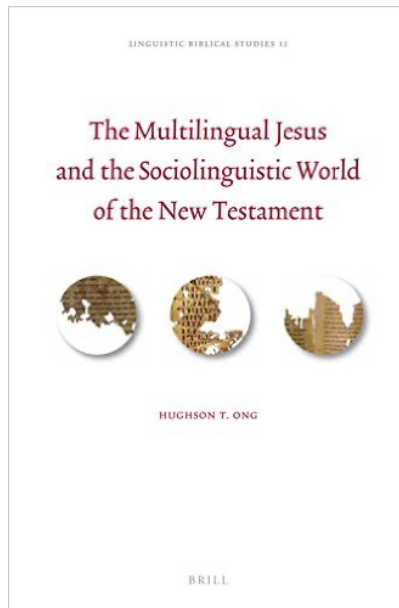
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

RBL 10/2021



Hughson T. Ong

***The Multilingual Jesus and the Sociolinguistic World
of the New Testament***

Linguistic Biblical Studies 12

Leiden: Brill, 2016. Pp. xii + 422. Hardcover. \$153.95.
ISBN 9789004303157.

Michaël Girardin

Université du Littoral Côte d'Opale

Il est inutile de dire que bien des chercheurs se sont interrogés avant Ong sur les langues parlées en Judée au temps de Jésus. Hughson T. Ong se positionne dans le débat en revendiquant une solide méthode construite sur la sociolinguistique. Son livre, issu d'une thèse de doctorat soutenue en 2015 à la Faculty of McMaster Divinity College (Hamilton, Ontario), défend l'idée que quatre langues circulaient concomitamment : l'hébreu, l'araméen, le grec et le latin. Jésus aurait été bilingue (grec et araméen) et capable de comprendre l'hébreu et le latin. Pour soutenir cette conclusion, Ong a construit un livre qui insiste beaucoup sur la méthode sociolinguistique et il conclue d'ailleurs ainsi : « this entire study from the outset has been method-driven » (324). Comparativement, on peut regretter qu'il prête moins d'attention aux sources primaires, ainsi son travail sur l'usage du grec en Judée est court (147–51) et celui sur le multilinguisme de Jésus se limite à quelques pages (252–56). Les informations provenant de l'épigraphie et de la papyrologie, quoique présentes, sont dispersées dans l'ouvrage. Le plan lui-même paraît un peu désordonné, car finalement les deux premiers chapitres ne sont jamais qu'une forme d'introduction (le survol des « previous discussions », 11–68, puis l'exposé de la méthode sociolinguistique, 69–130) et les trois chapitres suivants sont remplis de redites.

L'introduction (1–10) résume le contenu des cinq chapitres de l'ouvrage et démontre l'ambition de l'auteur. Convaincu que les chercheurs peuvent avoir une vraie réponse quant aux langues que connaissait Jésus, plutôt que de simples approximations, il insiste sur la nécessité de développer à

la fois une étude « macro » (la Judée), « micro » (Jésus) et « textuelle ». Pour cette dernière, il a choisi l'évangile de Matthieu sans expliquer la raison et l'estime sans argument antérieur à la destruction du temple (pas dans l'introduction mais à la page 12). Il écrit : « In this study, I treat the narratives and episodes in Matthew as historical events, that is, they represent the kinds or types of sociolinguistic contexts that would have happened in the speech community of ancient Palestine » (8).

Le chapitre 1 développe la variété des opinions des chercheurs. Le grec, l'araméen et l'hébreu ont tour à tour été proposés comme la langue dominante au temps de Jésus. Ong propose une définition pratique de quelques termes-clefs (langue vernaculaire, standard language, *lingua franca*, créole). Il anticipe encore sur ses conclusions concernant les langues connues par Jésus et sur la présence du latin comme langue courante déjà à son époque, au moins dans les cités côtières, sujet sur lequel il revient au chapitre 3.

Dans le chapitre 2, considérant que les ouvrages antérieurs ayant adapté la sociolinguistique à l'étude de Jésus ont été méthodologiquement insatisfaisants, l'auteur montre que la langue dépend du contexte social davantage que des compétences individuelles. Il présente une deuxième fois le plan de son ouvrage (118–29) et explique de nouveau son positionnement concernant les évangiles : « I take the various speech episodes in Matthew's Gospel to be historical accounts of the actual events » (127).

Le chapitre 3 examine le « paysage sociolinguistique » de la Judée du temps de Jésus. Il démontre que les quatre langues circulaient parallèlement. Selon lui, en Galilée particulièrement, le grec était la langue dominante et l'araméen n'était parlé que dans le privé dans quelques cadres spécifiques (172–83).

En s'intéressant à Jésus spécifiquement dans son chapitre 4, Ong adopte une méthode particulière. En effet, il liste les différentes catégories socio-professionnelles avec lesquelles Jésus apparaît en relation, puis il attribue à chacune une langue, enfin il estime que Jésus, pour parler avec ces individus, devait connaître leur langue. Dans cette construction, il fonde quelques théories qui peuvent paraître hasardeuses. Ainsi, il écrit que les collecteurs d'impôts travaillaient directement pour le procureur et connaissaient donc le latin (209). En fait, l'administration fiscale en Judée était établie en grec¹ et, qui plus est, dans un grec qui laisse reconstruire un important substrat araméen.² De nombreux développements paraissent inutiles ici, comme par exemple des

1. H. Cotton, « The Languages of the Legal and Administrative Documents from the Judaean Desert », *ZPE* 125 (1999): 219–31.

2. M. Girardin, « The Use of Greek in Judaea: New Linguistic Habits for Individuals and the Roman Administration », in *Languages for Specific Purposes in History*, ed. N. Monnier (Newcastle-upon-Tyne: Cambridge Scholars, 2018), 18–34; Girardin, « Dans le quotidien du collecteur: L'impôt romain d'après l'archive de Murabba'ât », *RevQ* 113 (2019): 11–49.

considérations sur l'administration de l'empire romain dans son ensemble (avec des références vieilles ou peu spécialisées), l'éducation des jeunes citoyens romains, le fonctionnement du polythéisme, et ainsi de suite. Des erreurs historiques sont à signaler, comme lorsqu'il écrit qu'Auguste a inventé le culte impérial (214) car non, ce ne fut pas le cas. Le culte du souverain existait en Orient bien avant les Romains et dès le II^e siècle avant notre ère, les Romains en ont bénéficié (Titus Flamininus fut l'un des premiers). Auguste n'a jamais imposé ce culte et même Tibère et Claude ont cherché à modérer les élans spontanés des communautés locales. Dans le même ordre d'idées, reconstituer le fonctionnement du sanhédrin à l'aide de données provenant de la Mishna semble imprudent. Mais surtout, l'auteur démontre un positionnement face au personnage de Jésus et aux premiers chrétiens qui, sans discussion ni argument, peut paraître faible face à la critique actuelle (indépendamment de la valeur de ces positionnements, qui lui appartiennent). Par exemple il écrit : « in fact, Jesus was put to death because of the charge of insurrection (στάσις), even though he never committed such a crime » (210). Ce point a fait couler beaucoup d'encre, à tort ou à raison³. Était-il besoin d'entrer dans le débat dans cet ouvrage ? Et si cela paraissait utile, n'aurait-il pas mieux valu prendre le temps d'argumenter ? Plusieurs remarques semblables parsèment ce chapitre. Il ne s'agit pas de contester les conclusions de l'auteur, mais ses choix méthodologiques.

Au chapitre 5, Ong examine diverses interactions sociales de Jésus dans l'évangile de Matthieu pour imaginer, dans chacune, la langue qui était parlée. Par exemple, la courte réponse de Jésus à Pilate qui lui demande s'il est le roi des Juifs (Mt 27,11) aurait été formulée en latin (323, mais déjà 255). Cela expliquerait, selon Ong, pourquoi Jésus ne développe pas autant qu'il l'a fait devant le sanhédrin. Un tableau fort utile synthétise l'ensemble de ces péricopes (332–36).

La courte conclusion s'adresse essentiellement aux critiques. Il écrit ainsi : « Many people, even biblical scholars, may not be convinced of this theory, however. Thus, it is critical that a theory be adjudicated by its own merit. In other words, this study should be assessed on the basis of its method of investigation » (325). On peut accepter cette invitation et interroger la méthode : pourquoi l'auteur ne s'interroge-t-il nulle part sur le milieu rédacteur des évangiles ? Car si les évangiles sont plus tardifs que ne le postule Ong, ou s'ils ne viennent pas de Judée (et il y a un vrai débat à ce sujet !), alors que reste-t-il de sa théorie établie essentiellement sur une analyse positiviste de l'évangile de Matthieu ? Si les évangiles proviennent d'un milieu romain de la fin du I^{er} siècle, permettent-ils d'affirmer que le latin était parlé en Judée à l'époque de Jésus ? Ce socle méthodologique manque à cet ouvrage.

Enfin et surtout, Ong écrit : « Because Jesus was multilingual, his character and personality would have been 'less Jewish' than many scholars would want to make him » (327). Si Jésus n'était pas

3. Parmi une bibliographie considérable, voir récemment F. Bermejo Rubio, « Jesus and the Anti-Roman Resistance. A Reassessment of the Arguments », *JSHJ* 12 (2014), 1–105.

Juif, qu'était-il ? Comment l'auteur définit-il le judaïsme du tournant de notre ère ? Y avait-il un judaïsme « pur », perverti par les cultures étrangères ? De telles considérations semblent très vieilles et difficiles à accepter aujourd'hui.